

Raphaël Debailiac

# GUSTAVE THIBON

## LA LEÇON DU SILENCE



**DDB** *desclée  
de brouwer*

# Gustave Thibon, la leçon du silence

Tous droits réservés pour tous pays

© mai 2014, Éditions Desclée de Brouwer

ISBN : 9782220066257

ISBN epub : 9782220078502

Groupe Artège

**Éditions Desclée de Brouwer**

10 rue Mercœur 75011 Paris

9 espace Méditerranée 66000 Perpignan

[www.artege.fr](http://www.artege.fr)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quelques mois, la tuberculose l'emporte.

Malgré son immense tristesse, Gustave sèche ses larmes avec le temps. Sans oublier l'Absente figée dans l'éternité, il ouvre son cœur à la fille de son ancien instituteur, Paulette Gleize. Il découvre émerveillé des yeux où affleure la naissance d'un sentiment ou d'un désir, s'enflamme devant un corps mouvant de femme, dépose son être aux pieds d'une âme. Bientôt, ils échangent leurs vœux dans la vieille église du village « jusqu'à ce que la mort les sépare ». Nous sommes en 1938. Un an s'écoule. Aux moissons suivantes, le glas résonne sur Saint-Marcel. La jeune femme a emporté son amour dans la tombe, épuisant ses forces en donnant la vie à une petite fille, Marie-Thérèse.

Meurtri, Thibon se reconstruira une fois encore pour offrir ses souffrances et son cœur à la cousine de Paulette, Yvette Roudil. Ils se marieront en 1940 et auront deux enfants, Geneviève et Jean-Pierre. Il pourra aussi écrire cette phrase terrible dans sa noblesse : « Je sais gré à l'amour de m'avoir sauvé du bonheur<sup>5</sup>. » L'amour donné et reçu, l'amour repris par la mort mais fixé dans le présent de sa mémoire lui auront appris la profondeur. Ainsi aura-t-il vécu davantage dans l'offrande et le dépouillement que dans le bonheur qui accapare l'homme.

### *La débâcle (1940)*

Loin d'aboutir à une réconciliation, la guerre civile européenne de 14-18 a exaspéré les passions. Épuisés, les vainqueurs se terrent frileusement sous les ruines de leur grandeur passée, tandis que s'arment les vaincus d'hier, énergiques et avides de revanche. En vingt ans, le traité de Versailles est jeté aux orties. Londres et Paris, qui avaient laissé

Hitler remilitariser la rive gauche du Rhin sans réagir alors qu'il n'avait que quelques unités mal armées, décident de lui déclarer la guerre quand la Wehrmacht atteint son apogée. On a connu meilleure inspiration. Réformé encore une fois, Thibon cherche à se rendre utile comme infirmier. On le remercie après qu'il eut arraché la peau d'un malheureux par un de ces gestes désolants d'intellectuel plein de bonne volonté. La Drôle de guerre débute dans une ambiance festive. On baye aux corneilles, mirant les alouettes et lampant le vin rouge dans une ambiance de congés payés. Maurice Chevalier fait de triomphales tournées aux armées. La guerre de trop n'aura pas lieu peut-on espérer avec Giraudoux catapulté à la propagande. Ondine et la folle de Chaillot narguent les dieux du Walhalla germanique. Les Français se sentent si spirituels ! Thibon a entre-temps échoué dans un bureau du contre-espionnage. Il y évalue le moral de l'armée par sondages dans les lettres de soldats qui parlent de fluxions de poitrine, de promesses d'amour éternel, des brimades de l'adjudant, d'espérances sensuelles, de la qualité de l'ordinaire. Il les parcourt jusqu'à l'écœurement.

Enfin résonne le fracas des armes. Des nuages de bombardiers voilent le ciel de mai. Les communiqués tombent avec les bombes, confus, inquiétants. La situation des armées alliées l'est plus encore. La Hollande tombe, la Belgique s'effondre et les Ardennes crachent des divisions blindées par la trouée de Sedan. Les premiers réfugiés deviennent bientôt un flot grondant et hagard, affolé par la rumeur de la guerre qui se rapproche et vide les villages. On renverse le ministère, ce qui ne ralentit pas les Allemands. Enfin, la radio retransmet une voix chevrotante qui annonce le cœur serré qu'il faut cesser les combats. Les canons se taisent et font place au silence angoissant de la défaite. Des dizaines de milliers de cadavres éventrés, trois millions de prisonniers, leurs femmes et enfants

errant sans but sur les routes de l'exode. Hébétée et incrédule, la France a cessé de croire en l'avenir et regarde l'étendue du désastre. Elle ne s'en est toujours pas remise.

### *Thibon et Vichy (1940-1944)*

Dans la tourmente, Thibon, comme 40 millions de Français, se rallie au maréchal Pétain. Le moindre mal semble-t-il. Il aura même l'occasion de le rencontrer par le truchement d'Henri Massis. Ce ne sera pas une révélation. Il ne lui trouve qu'un « mélange de bonhomie et de rouerie paysanne<sup>6</sup> ».

Thibon était encore un inconnu et son dernier ouvrage, *Diagnostics*, n'avait guère eu de succès à sa parution, couvert par le fracas des armes. Il en va tout autrement après l'armistice. Pensez ! Un paysan philosophe ! La chose était dans l'air du temps depuis que l'on avait proclamé que la terre ne mentait pas. On a même voulu lui faire un honneur qui était un mauvais tour et l'embrigader comme « philosophe officiel » du régime. Paul Morand était ambassadeur, répandant avec la princesse Soutzo, son épouse, un parfum d'années folles dans la Roumanie d'Antonescu. Il eut été du meilleur ton d'exhiber un lettré issu des entrailles de la terre de France pour faire son pendant rustique dans la Carrière. Thibon décline. On lui offre encore sans succès une chaire au Collège de France. À défaut, on tente de lui épingleur une francisque sur son veston. Une vraie décoration, créée et offerte par le vainqueur de Verdun, pensez donc ! Il refuse encore.

Il ne s'agit pas de résistance mais d'abstention. Ernst Jünger a parlé avec bonheur du recours aux forêts, du salut par l'exil intérieur – celui de l'âme.

Thibon déteste les postures. La frénésie fanatique de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vraiment pour venir à toi, ou bien, ne trouvant rien en toi qui lui ressemble et qui l'attire, il ne te regardera même pas. Mais s'il reste dans ta pitié une vague tentation de fuir ta solitude, un obscur besoin de dominer ou de modeler, une "attache", une impureté quelconque, cette impureté sera votre unique trait d'union et ton rêve rédempteur s'effondrera. On ne doit chercher à sauver que les êtres dont on peut absolument se passer. Dès l'instant que nous avons besoin de celui qui est au-dessous de nous, c'est nous qui descendons vers lui<sup>14</sup>. »

Comment ne pas évoquer notre société du spectacle où l'homme-masse s'achète une conscience et une existence en s'indignant bruyamment devant sa télévision à écran plasma ? Il traque le bossu ou l'immigré, qui n'ont rien demandé, pour les plaindre. Pour un peu, il se grifferait le torse et s'arracherait les cheveux pour protester contre la vilénie du monde. Mais ça ferait mal et il n'est pas prêt à souffrir. Alors il s'indigne et se repent. Il quémande l'attention de ceux qu'il prétend aider, s'humilie pour un regard, se renie pour une parole, réflexe bien connu de femme battue. Il n'y gagne que mépris, mais un mépris dont il vit. C'est son petit syndrome de Stockholm à lui. Il en jouit. « Ceux-là ont reçu leur récompense »...

### *L'être et la nécessité*

Certes, la violence et la dureté ne sont pas des valeurs en soi. Elles sont la part de pesanteur du bien. Du constat de leur nécessaire alliance, il ne s'agit pas d'extrapoler et de confondre l'être et la nécessité.

« Il faudrait que cette *alliance* soit reconnue et avouée comme une nécessité, sans confusion, illusion ni hypocrisie et qu'elle

ne tourne jamais à l'*alliage*. Ou encore que l'inévitable *compromis* avec la force n'entraîne pas la *compromission* de l'âme<sup>15</sup>... » C'est ce qui fait que « la bonté, la courtoisie, le calme, sont lâches devant certaines vérités. Sans la haine, la colère, cette amère exaltation que crée la perte du contrôle de soi que de choses vraies n'auraient pas été dites<sup>16</sup> ! »

La plus grande sagesse ne doit pas craindre des accès de *furia*. Au combat, l'Athéna Pallas des Grecs elle-même brandit l'égide grimaçante et se jette avec fureur dans la mêlée. Un excès de sagesse tempérée n'est par moments que de la faiblesse. Comme il est du devoir du soldat protégeant son foyer de tuer, le sage ne doit pas craindre de fulminer et d'affirmer avec force certaines convictions ou vérités. C'est le message du Christ expulsant les marchands du temple<sup>17</sup>, celui de Copernic hurlant que la terre tourne rond, des Français libres de Bir Hakeim jetant leur courage comme un gant à la face du destin, de Soljenitsyne réinventant l'humanité du fond de son goulag de tôles et de glace.

Une trop grande tempérance est un péché, un défaut de vitalité, un manque de courage. Et lorsqu'elle dissimule sa coupable lâcheté sous les oripeaux de la bonté et de l'amour du prochain, elle joint l'ignominie à la mascarade. La faiblesse tremblante est l'antithèse de l'amour indestructible.

Il est ainsi une forme de salut par la violence. Hitler ne s'est pas écroulé sous les prières dans un parfum d'encens mais sous les chapelets de bombes. Les saints ne se sont pas détournés de la violence. Ils ont pu refuser son emploi mais l'ont acceptée pour eux-mêmes, les yeux grands ouverts face au Ciel, affirmant leur foi par leur martyre sans chercher à se dérober. C'est ainsi que l'Église a élevé la force au rang de quatrième vertu

cardinale.

La force et la violence ne sont pas à craindre. Au contraire. Quel être de caractère n'a rêvé de se forger au feu, ce grand feu de joie où le monde d'hier flambe en crépitant et à chaleur duquel doit se forger celui de demain ?

## *Volonté de puissance*

On ne peut parler de violence sans évoquer l'apôtre de la « volonté de puissance ». Thibon a d'ailleurs consacré un livre entier à Nietzsche<sup>18</sup> et résume ainsi la *volonté de puissance* : « l'ascension de la volonté vers l'autonomie créatrice<sup>19</sup> ».

Nietzsche prend comme explication causale et comme moteur du monde la volonté de puissance. La proposition est d'autant plus brillante et brûlante qu'elle est vraie à bien des égards et révèle chez son inventeur un sens aigu de la psychologie humaine ; sa faiblesse réside en sa systématisation.

Résumons-la : l'homme recherche l'épanouissement de son être et celui-ci ne se trouve que dans la puissance créatrice autonome. Les vertus les plus nobles et même les sacrifices les plus remarquables seraient ainsi sous-tendus par cette volonté de puissance. Ainsi les religions universelles comme le christianisme et le bouddhisme auraient pour origine une « asthénie de la volonté<sup>20</sup> ». Par le fanatisme, ces religions auraient réinjecté une dose de vouloir dans les corps fatigués des hommes.

Le monde ne serait que conflit, quel que soit le niveau où l'on se situe.

« Aristote et saint Thomas ont pressenti plutôt la face négative de ce problème en soulignant la tendance à la dissolution

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

indistinct à travers les plaisirs de masse. Insatisfait et vain, inutile et creux, comme la barrique vermoulue des filles de Danaos.

Le droit au bonheur a engendré des sociétés dépressives. L'individu consommateur, obnubilé par ses besoins et ses envies, dégénère en personnage blasé ou frustré. Blasé parce que la jouissance matérielle connaît ses limites et que le bonheur porte en lui son propre antidote : il est momentané. L'homme qui se croit comblé sombre dans une asthénie du désir qui est la marque même du péché. Ou bien, frustré, confit dans la haine et la rancœur, il consume son âme dans l'envie. Privé dans les deux cas du désir transcendant, la désespérance le guette par la révélation pascalienne de son propre néant.

« Tu cherches à *cueillir* le bonheur. Cherche plutôt à te rendre digne d'être *cueilli* par le bonheur<sup>17</sup> » conseillait Thibon.

Être heureux n'est pas un but. C'est le couronnement de la vocation accomplie.

Ainsi, « L'homme noble cherche à vivre en homme, l'homme bas cherche à vivre heureux<sup>18</sup>. »

### *Indistinction de la société de masse*

Une conception aristocratique de l'homme vise l'élévation, le développement de l'homme et l'épanouissement de ses plus hautes facultés. Son individuation. À l'inverse, la société de masse gomme l'individualité, la rabaisse à ce qu'elle a de commun à l'espèce, à son animalité. L'indistinction marque une rupture et une régression dans la tradition occidentale d'affirmation de l'individu. Elle déshumanise l'homme.

L'égoïsme post-moderne n'entrave nullement le mouvement. Il n'est pas élan mais enfermement. Richard Millet a ainsi pu parler du « devenir, le renoncement à l'individuel pour le collectif par quoi naît l'individu<sup>19</sup> ». Renoncement aux côtés les plus tortueux de l'individu, les moins nobles au service d'une civilisation qui sera elle-même un terreau permettant à l'individu de grandir et s'affirmer comme un être unique.

### *Les hommes qui se confondent dans ce qu'ils croient être un échange*

« Si l'âme n'est qu'un foyer d'échanges (Saint-Exupéry), qu'y a-t-il d'unique et d'irréductible dans l'être humain ? La qualité, la tonalité que donne à chaque échange le sujet pensant et aimant qui, lui, ne s'échange pas. Moins le sujet est interchangeable, plus ses échanges sont authentiques : c'est l'incommunicable qui donne sens et couleur à la communication. Inversement, les êtres sans identité n'ont pas de vrais échanges : voulant tout recevoir sans rien donner, ils "néantisent" à leur image tout ce qu'ils reçoivent. Confinés dans les limites de leur personne, ils en deviennent impersonnels : ils se *confondent* dans la mesure où ils sont incapables de se *fondre* : leur personne n'est personne<sup>20</sup>. »

Terrible condamnation du monde moderne et de sa tendance à l'uniformité. Et pourtant, Dieu sait que notre temps est celui de la communication. Le vocabulaire même s'est dégradé au point de ringardiser le beau mot de discussion au profit du terme commercial d'échange. Tout un programme. On échange mais on ne sait plus changer. L'homme en série perd toute identité, toute irréductibilité. Il confond troc et communion. Il se réifie sans

s'en rendre compte. Un autre terme en vogue est celui de dialogue, appliqué aux cultures d'ailleurs. Et il s'agit bien de dialogues de cinéma ou de théâtre. Jeu superficiel qui exclut toute rencontre véritable. L'affirmation de la personne se dissout dans le plus impersonnel des individualismes et le monde de la communication finit par écraser la personne plus sûrement et plus intégralement que la plus fermée des sociétés holistes d'antan.

« L'originalité n'est pas l'art de se singulariser, mais la faculté de remonter par soi-même à l'origine universelle<sup>21</sup>. »

### « *Ouverture* »

C'est un mot à la mode. D'ailleurs, chacun préfère un visage ouvert, un espace ouvert à la tête d'un instituteur marxiste, à une bonne femme en niqab, à un cul-de-sac. Et pourtant,

« Voici des gens pendus à toutes les radios, avides de toutes les nouvelles, réceptifs à toutes les idées. On appelle cela sensibilité, ouverture. C'est là une qualité que je n'envie pas. Je serais plutôt porté à considérer comme un signe de santé et d'unité intérieures l'existence de larges zones d'indifférence. Une réceptivité universelle implique, exception faite de quelques esprits extraordinaires, une passivité dangereuse. L'écho vibre à tous les sons, mais la bouche choisit ses paroles<sup>22</sup>. »

L'ouverture n'est souvent que le dernier mot du néant. L'intelligence ne consiste-t-elle justement pas à établir des rapports et des hiérarchies entre les choses, les hommes et les idées ? Une certaine forme de tolérance est indispensable à la vie commune. On n'a pourtant pas assez insisté sur le mépris de soi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

conserve comme étalon faussé du monde. Il ne voit plus le monde que déformé sous le prisme de ses fantasmes. Méprisant les sphères où il pourrait agir, il se plaît dans des idées générales qui le dépassent et l'écrasent. Endormi dans le monde, il rêve et n'agit plus. Enfermé en lui-même, il n'a plus de liens avec l'univers. Il a perdu le « contact fécondant entre l'homme et sa fonction, l'homme et ses semblables, l'homme et la vérité, l'homme et son Dieu<sup>4</sup> » qui donne sens à une vie. Il traverse le monde en poursuivant des vents de sable, oubliant que « chaque mirage nous vole un morceau d'oasis<sup>5</sup> ».

Les rêves perfectionnistes et irréalistes sont souvent lourds de conséquences dramatiques.

« Victor Hugo a écrit quelque part ce vers qu'on ne devrait jamais se lasser de répéter à tous ceux que travaillent l'impatience et le négativisme révolutionnaires : "Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve<sup>6</sup>..." »

On a ainsi oublié que, même humanitaires, les bombardements enflamment les maisons et soufflent les berceaux et que la chute de tel autocrate, peu recommandable au demeurant, peut être pire que son maintien. De même, pour ne pas s'infliger l'épreuve de corriger le bambin tendrement aimé, on renonce à l'éduquer et l'on se navre de trouver 20 ans plus tard un petit raté frustré.

### *Le poids de la nécessité*

Napoléon se disait l'esclave de la nécessité, à ne pas confondre avec la fatalité « excuse des incapables » selon le même. C'est une des rares limites qu'il ait admise à sa

puissance. Ce n'est qu'en l'acceptant et en la prenant en compte que l'homme peut compter peser sur les événements.

Certes, « Il est facile de se cantonner dans l'inertie, il est facile aussi de courir après n'importe quoi ; il est plus difficile d'allier l'incessante poursuite de l'oasis à l'incessant refus du mirage. Seul le réalisme intégral du chrétien peut cela<sup>7</sup>. »

En politique, la volonté importe moins que la nécessité. Le monde, les civilisations, la foi des hommes et le choc de leurs intérêts obéissent à une certaine pesanteur, à des constantes que l'on doit prendre la peine d'analyser et de comprendre.

Le XX<sup>e</sup> siècle aura été celui du « triomphe de la volonté ». L'homme rêvant de trouver en lui-même sa propre fin. L'échec est patent.

### *Refus de la nécessité et jugement*

Le plus difficile à accepter pour l'homme contemporain est que « Dieu seul sait donner sans retour<sup>8</sup> ». La fantastique propension de l'homme occidental moderne à juger son prochain est aujourd'hui aisément explicable par ce refus de la nécessité. Ayant brisé ses autels, le consommateur exige néanmoins des idoles qui élèvent un peu sa pauvre petite personne. Son malheur est de découvrir que ses plus grands hommes eux-mêmes ne sont pas exempts d'égoïsme, de calcul. On demande à l'homme pécheur la transparence du divin et l'on s'étonne d'y trouver une image maculée de boue.

### *Amour et jugement*

« Aussi longtemps qu'on aime, on ne juge pas. Juger, c'est ne plus aimer – et c'est déjà détruire, car la mort ne vit que des reculs de l'amour. L'œuvre du bourreau commence au verdict du juge<sup>9</sup>. »

Ce qui est vrai de l'amour humain l'est aussi, évidemment, de l'amour mystique et explique que Thibon réprouve si violemment l'idée d'un dieu vengeur, d'un Dieu justicier. La justice n'est finalement qu'une des nécessités du gros animal, un besoin social mais ne possède intrinsèquement nulle valeur transcendante.

« Le salut de la cité repose sur la justice. Mais celui de la cité divine ? Le symbole de la justice, c'est la balance. Mais la balance n'a d'emploi que pour les choses finies et soumises aux lois de la pesanteur. Alors, si l'on suppose un Dieu infini et éternel, il ne peut qu'être immense accueil, immense miséricorde<sup>10</sup>. »

La justice divine comprise à l'aune de la justice humaine contredirait l'amour divin qui est gratuité. Un Dieu juste ne peut être un Dieu d'amour. « Balance, le plus faux des symboles divins » écrit Maurras dans un vers que Thibon aime à citer.

### *Le moindre mal*

Alors que les grandes idéologies s'entrechoquent et que les « intellectuels » s'égarerent dans un manichéisme primitif, Thibon se refuse à tout dogmatisme. Effaré par les désastres de l'idéalisme, il rappelle avec force que notre monde de chair et de matière reste le domaine du moindre mal. Le pressentiment du Bien, associé au divin, n'empêche nullement un réalisme qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3. *Retour au réel*, p. 53.
4. *Retour au réel*, Avant-propos, p. VII – VIII
5. *Retour au réel*, p. 53.
6. *Retour au réel*, p. 57.
7. *Retour au réel*, p. 126.
8. *Retour au réel*, p. 49.
9. *L'échelle de Jacob*, p. 53.
10. *Au soir de ma vie*, p. 181.
11. *Retour au réel*, avant-propos, p. X.
12. *Retour au réel*, p. 21.
13. *Retour au réel*, p. 9
14. *Le voile et le masque*, p. 55.
15. *L'ignorance étoilée*, p. 161.
16. *L'ignorance étoilée*, Avant propos, p. XVII.
17. Malgré le mythe contemporain de la *table rase* généralisée et permanente.
18. *L'ignorance étoilée*, Avant-propos, p. XVI.
19. *Retour au réel*, p. 104.
20. *Le voile et le masque*, p. 188.
21. *Retour au réel*, P. 15.
22. *Retour au réel*, p. 11.
23. *L'ignorance étoilée*, p. 156.
24. *Retour au réel*, p. 64-65.
25. Il est symptomatique qu'au débat proposé par le président Sarkozy sur l'identité française nul n'ait su trouver de réponse. Et certes, qu'ont en commun la France du vigneron taillant ses vignes sur un coteau de tuf surplombant un coude de la Loire, celle du salafiste en babouches méditant les 99 noms d'Allah les yeux mi-clos dans un bus de banlieue, ou celle du quadragénaire traitant une affaire à Dubaï le lundi, une implantation au Kérala en fin de semaine et l'avortement de sa maîtresse new-yorkaise le week-end ?

26. *L'ignorance étoilée*, Avant-propos, p. XXI.
27. *Le voile et le masque*, p. 205.
28. *Le voile et le masque*, p. 205.
29. *Au soir de ma vie*, p. 88.

# Sexualité et vie religieuse

Émancipateur historique des femmes et propagateur de l'union librement choisie entre deux êtres, le christianisme a encouru à l'époque contemporaine le reproche de brimer la sexualité. Il est vrai que la spiritualité chrétienne et la chair n'ont pas toujours, loin s'en faut, entretenu des rapports apaisés. Les développements de Thibon à ce sujet renversent les perspectives, replaçant le désir charnel à sa juste place, sans en faire, un dieu décevant.

## *Vertu de l'ascétisme*

Il fut des siècles où l'ascétisme était en grand honneur. Les stylites se desséchaient au soleil de midi et tel ermite aux joues creuses vivait de miel et de sauterelles dans le Sinaï. On sait qu'Origène porta même le fer à la source de ses tentations. Les temps changent. L'ascétisme ne nous parle plus. Quand on se penche dessus, c'est pour en souligner les aspects pathologiques. Il est pourtant certaines vertus développées par les ascètes dont le plus grand nombre n'a pas idée. Certes, l'obsession millénaire de moines gris et de prêtres jaunes prête à sourire. On ne la prend guère au sérieux. Pensons au prêtre d'*Amarcord* admirablement caricaturé par Fellini.

Cependant, « le mystique sent que les émotions, les "tentations" charnelles menacent directement en lui un certain état cénesthésique<sup>1</sup> (sorte de "tremblement voilé", de toucher en profondeur) lequel, sans se confondre avec l'expérience religieuse prise dans sa spécificité spirituelle, en est comme le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

semble avoir touché le fond de l'être aimé. En réalité, il n'a touché que le fond de lui-même, de son moi fermé, de son instinct fugitif, et comme il n'est pas fait pour vivre de lui-même, son ivresse privée d'air s'éteint et croule en cendres stériles. L'être qui retombe si lourdement en soi n'était jamais bien sorti de soi : l'amour n'avait jamais dépassé en lui la zone d'attraction du narcissisme ; l'épreuve – qui n'est autre chose que le contact avec le réel – le rend à sa pauvreté, à son insuffisance essentielles<sup>9</sup>. »

### *L'amour cannibale*

Comme les Pères blancs du Zambèze, l'amour court le risque de finir à la casserole. Au lieu de nourrir son amour, l'amant aura la tentation insensible de s'en nourrir, de le détruire petit à petit en le décortiquant, en le grignotant. Et bien qu'il soit répréhensible de jouer avec la nourriture, la tentation est forte de disséquer ses sentiments.

« Proust exprime très bien ce besoin stérilisant de tout savoir, de tout transpercer de lumière morte qui pousse les enfants à éventrer leurs poupées et l'avare à tuer la poule aux œufs d'or, cette soif impure du fruit de l'arbre de science qui prive l'homme du fruit de l'arbre de vie : "nous aimons une femme pour la désincarner de son mystère"<sup>10</sup>. »

Les amants véritables, au contraire, feront de leur amour, nourri de sacrifices et de dons, un bûcher étincelant dans la nuit.

### *Amour et durée*

Souvent, les amants échangent des promesses d'avenir pariant sur la durée de leur amour à l'aune de son intensité ; sans doute est-ce l'une des grandes et des plus douces illusions du sentiment amoureux.

« Et, de fait, la plupart des âmes humaines sont des nécropoles où gisent les cendres de passions qui se crurent nées pour l'éternité<sup>11</sup>. »

Lorsque la chair ne palpite plus sous le regard de l'être aimé et que l'envoûtement de l'amour sensible est rompu, les amants connaissent ce que Thibon nomme la « nuit », reprenant l'expression mystique de saint Jean de la Croix<sup>12</sup>. Sous les assauts du temps, l'amant qui remplissait l'univers est fatalement réduit à son être seul, enveloppe et âme. Il se fait étrangement absent, inaccessible. Les amants échappent l'un à l'autre. Le souffle inspiré d'Éros avait donné le pressentiment de l'éternité partagée main dans la main. Vient le temps des épreuves. La main de la jeune femme se dessèche, l'homme se voûte, les mesquineries de l'un, l'étroitesse de l'autre affleurent à la surface sous l'usure du temps. Le visage aimé se froisse, comme un drap après l'amour. Même chargé de tendresse, le regard de l'autre polit les ors de l'âme, laissant apparaître son humanité nue et décevante. Gustave Thibon a bien relevé :

« L'intimité est la grande épreuve de l'amour. L'ardeur sexuelle s'atrophie par l'habitude ou se heurte, à cause de la maladie ou d'autres nécessités vitales, à d'inévitables sacrifices<sup>13</sup>. »

La légende ne raconte-t-elle pas que le filtre d'amour de Tristan et Iseult lui-même n'eut d'effet que trois années durant ?

« D'autre part, la lente découverte de la *réalité* de l'être aimé détruit peu à peu l'idole intérieure que nous nous étions forgée de lui, et qui n'était autre chose que *la projection idéalisée de nous-mêmes*, l'image de ce qui nous manque. La découverte de l'autre est amère à l'idolâtrie narcissique<sup>14</sup>... »

C'est qu'après l'embrassement divin de l'aurore amoureuse, les amants enlacent en lieu et place d'un dieu une créature aussi chétive et imparfaite qu'eux-mêmes. Il faut pardonner à l'autre de se tenir, malgré ses efforts désespérés peut-être, si loin en deçà de nos illusions. La réaction la plus naturelle est alors de se détourner avec violence, de repartir en quête de l'aurore jusqu'au prochain crépuscule. La déception sera fidèle à la démesure de la tâche. En lieu et place de l'obscurité purifiant son amour, il traînera sa solitude de caresses en ruptures et connaîtra l'enfer de la répétition jusqu'à la désillusion totale. Alors son âme balancera-t-elle entre le gouffre du désespoir et celui d'une jouissance morne. La solitude est devenue l'un des grands maux du monde occidental. À force de n'effleurer que la surface de son prochain, l'homme moderne ne vit qu'entouré de reflets. Il cherchait des personnes et ne trouve plus que des images flottantes.

Et pourtant, « [...] que m'importe l'univers, si je n'y sens pas battre un cœur dont l'amour réponde au mien<sup>15</sup> » ?

### *Mourir à son rêve*

Le frisson des commencements est passager. À le rechercher à tout prix, l'homme ne fait que lutter vainement contre le courant du temps qui passe. Il s'enferme dans le passé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

performance artistique individuelle aux dépens de l'expression d'une beauté transcendante (ou même d'une réalité sordide mais transcendée ou sublimée par l'artiste) témoigne à coup sûr d'un appauvrissement de notre société. Les assembleurs de mots, les thésaurisateurs de traits ne disent plus rien. Des mots sans souffle dissous dans le néant, couleurs sans lumière ou formes sans matière.

À l'inverse, « Le poète, l'alchimiste du verbe, rend à la création la pureté, l'innocence de l'incréd. La création divine descend de l'éternel dans le temps ; la création humaine remonte du temps vers l'éternel<sup>11</sup>... »

Le dépassement de la beauté par l'art contemporain est présenté comme une grande nouveauté. Non. L'histoire des civilisations fourmille d'éclipses de l'art et de périodes de stérilité artistique. Le malheureux vi<sup>e</sup> siècle occidental par exemple. Ou l'Afghanistan d'Ahmed Khan et ses successeurs qui est à la Bactriane ce qu'est le Paris des techno-parades à la ville Lumière de 1900. Ces éclipses reflètent des sociétés déclinantes ayant perdu leur cohésion interne, la foi en l'avenir et la force de perdurer.

### *Beauté et vérité*

Tant brocardée de nos jours, la beauté est un des plus fragiles mystères de la création. Elle est même l'image de Dieu en ce monde. Certaines œuvres ou paysages produisent un choc qui plonge jusqu'aux racines de l'âme. Thibon a évoqué ces « Hauts moments de l'existence » qui sont :

« stupeur radieuse devant la Beauté, compassion sans retour sur

soi, extase des amants, voiles de l'oubli qui se déchirent, résurgence de la patrie dans l'exil, victoires tremblantes et fugitives de l'éternité sur le temps – la fidélité consiste ensuite à refuser de les reconnaître comme éphémères et illusoire, à prolonger l'éblouissement passager en attente indéfinie<sup>12</sup>... »

Ce frémissement de l'âme en attente qui est un avant-goût des vérités éternelles<sup>13</sup>.

La beauté est fragile en ce monde. Il faut bien avouer :

« Le Beau et le Bien sont la vérité de Dieu. Mais, ici-bas, ils ne s'unissent au vrai que par éclairs rares et fugitifs. Il faut prier pour que ces éclairs se multiplient et se prolongent. *Adveniat regnum tuum* : tu es la Beauté, tu es l'amour, mais cette Beauté et cet amour flottent comme des songes sur les frontières indécises de la vie et de la mort et s'évaporent au contact de la terre ferme et du grand jour. Donne-nous, Seigneur, d'incarner ces songes en mettant à leur service ce qu'il y a de plus vigilant et de plus solide en nous. Que tout ce qu'on nomme sagesse, raison, expérience, sens pratique s'unisse pour devenir l'alliage qui donne la consistance et la durée à ce métal fragile et précieux du rêve ! Les saints sont ceux qui vivent, éveillés, la beauté et l'amour que les autres n'entrevoient qu'en songe<sup>14</sup>... »

La laideur ne constitue-t-elle pas un « outrage à la pureté divine » au même titre que le mal ? Est laid ce qui n'a pas d'âme, ce qui n'éveille pas en nous l'écho de l'éternel ou même la tristesse infinie devant la finitude qu'emportent les ans et dispersent les vents.

C'est pourquoi « L'homme a besoin de poésie plus que de pain<sup>15</sup> », besoin de la beauté comme d'un reflet de Dieu. Même

les bêtes savent aimer. Seul l'homme est sensible au beau. « L'effroi du beau », pour reprendre le beau titre de Jean-Louis Chrétien, révèle à l'homme la plus mystérieuse et la plus haute partie de son être.

« [...] la plupart des réalités du monde moderne, en effet, et en particulier les chefs-d'œuvre de la technique ne sont pas poétisables<sup>16</sup>. »

Si le monde moderne n'est pas poétisable n'est-ce pas parce que, égaré dans l'utile, il s'est écarté de sa vérité ? Obnubilé par l'avoir, n'a-t-il pas perdu de son être ? Peut-être aussi, effrayé par la mort, ne sait-il plus vivre. Le vieux cheval de labour, suait dans les sillons et se couchait un jour dans la paille pour ne plus se relever. Le moulin à eau cassait ses ailettes dans l'eau vive, perdait ses tuiles, crachait ses pierres et s'endormait sous le lierre. Un tracteur rouillé part à la casse, un autre le remplace plus beau et plus brillant. Les choses de ce monde ont un prix, elles n'ont plus de valeur. Interchangeables, elles ne touchent plus l'âme.

## *Poésie et religion*

Déjà les aèdes dans leurs garrigues parsemées d'oliviers et les bardes de la grande forêt hercynienne se savaient inspirés par les dieux. Dans son temple apollinien, la Pythie composait des petits poèmes surréalistes dans un nuage d'encens. Les prophètes barbus de Palestine et les rois de Jérusalem chantaient les psaumes et cantiques inspirés par le Dieu d'Israël.

La poésie bronze au soleil de la religion et longtemps les prophètes ont été des poètes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contre “le dernier homme”<sup>19</sup> ».

C’est la chance historique du christianisme coupé de l’État, s’affranchissant de ses ors et de ses rets, libéré de ses pesanteurs<sup>20</sup>. Un christianisme de l’âme, enfin sorti de sa gangue sociale.

L’antique foi chrétienne a brûlé les vaisseaux de la religion sociale qui était sienne pour s’élever à un universalisme vrai, infiniment plus fragile mais plus profond aussi que les certitudes de jadis.

Un vaisseau sert à traverser les océans et à triompher des tempêtes. Il a de grandes voiles blanches et une figure de proue dorée. Pourtant à y bien regarder, l’étrave est recouverte d’algues vertes et gluantes. L’eau croupit dans les cales où galopent des rats noirs aux yeux rouges. Ainsi en est-il de la grande nef catholique. Cela ne l’empêche pas de naviguer. Religion du grand large, le catholicisme épuré peut s’aventurer toutes voiles déployées sur la haute mer de la vie mystique, voguant vers le soleil au gré des bourrasques et silences du souffle de l’Esprit.

---

1. *Nietzsche ou le déclin de l’esprit*, p. 31.

2. *Le voile et le masque*, p. 20.

3. *Ce que Dieu a uni*, p. 61.

4. *L’ignorance étoilée*, p. 93.

5. *Notre regard qui manque à la lumière*, p. 62.

6. *Ce que Dieu a uni*, p. 39-40.

7. *Le voile et le masque*, p. 137.

8. *L’Ignorance étoilée*, p. 32.

9. *Le voile et le masque*, p. 122.

10. *L’Ignorance étoilée*, p. 31.

11. *Le voile et le masque*, p. 115.

12. *L'illusion féconde*, p. 90.
13. *L'illusion féconde*, p. 31.
14. *Le voile et le masque*, p. 26.
15. *Le voile et le masque*, p. 21.
16. *Ce que Dieu a uni*, p. 31.
17. *Le voile et le masque*, p. 24.
18. *Le voile et le masque*, p. 202.
19. *L'illusion féconde*, p. 106.
20. « Religion : Dieu comprimé jusqu'à l'homme. Mystique : l'homme dilaté jusqu'à Dieu. » (*L'illusion féconde*, p. 43).

# La recherche du Dieu transcendant

La règle de toute religion, de toute mystique, est de chercher Dieu. Chacun s'accorde généralement sur ce minimum. Eh bien non.

« Il ne faut pas chercher Dieu : on ne le trouve que trop, mais ce n'est pas lui ! Il faut plutôt se maintenir – en s'imprégnant des valeurs suprêmes : la vérité nue, la beauté sans alliage de désir et l'amour exempt de passion – dans cet état de pureté et d'attente qui nous rendra dignes, si Dieu existe, d'être cherchés et trouvés par Dieu<sup>1</sup>. »

Cette passivité mystique est vexante pour un Occidental volontariste qui aurait tendance à chercher la formule chimique ou mathématique où se dissimule le facétieux créateur du Ciel et de la Terre.

Le sage agit sur le monde et reçoit le divin. La véritable recherche spirituelle est attente et préparation. Elle est désir. Désir de recevoir et de se montrer digne de l'époux mystique. Certains s'en passent pourtant très bien. Ils mènent une vie de lapin de garenne. D'autres pêchent par l'excès inverse. Ils jouissent de Dieu et l'exhibent comme une rosette sur la veste d'un politicien. Seul problème : ce n'est pas Lui<sup>2</sup>. Il est décidément deux types d'hommes insupportables : « Ceux qui ne cherchent pas Dieu et ceux qui s'imaginent l'avoir trouvé. » Dans les deux cas, l'homme, être fini et dépendant, s'installe dans la suffisance.

*Passivité de la recherche*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# La vérité entre voiles et masques

Comme la *commedia dell'arte* révèle sous ses masques bouffons de grandes vérités sur le caractère, le masque permet à l'homme d'exister. Les *Enfants du paradis* ne révèlent-ils pas le plus intime de leur personnalité sous le filtre du mime ou de l'acteur ? De même, le romancier ne révèle-t-il pas une partie de son être sous le masque de la fiction qui lui permet d'entrer en relation avec ses lecteurs ? Certes, le masque nous sépare du monde. Il a pourtant une vertu cachée : il « opère une sélection autour de nous. *Ceux qui sont capables de le percer, ceux-là sont dignes de nous aimer.* Et c'est pour cela que Dieu porte tant de masques<sup>5</sup>... »

Le masque a des vertus tant qu'il ne fait pas corps avec le visage fragile de l'homme. Tant qu'il reste un attribut, il ne vit pas pour lui-même et protège la nudité de l'homme. Sinon, il devient une idole mortifère.

Thibon nous indique la manière de voir à travers le masque :

« Dans ce clair-obscur du pèlerinage terrestre où l'homme masque son néant et où Dieu voile son Être, pas d'autre voie de salut que la prière, en attendant l'heure de vérité où, pour citer une fois encore l'intarissable Hugo, "le masque tombera du visage de l'homme et le voile du visage de Dieu"<sup>6</sup>. »

## *Danger des idolâtries*

On sait le charme des idoles depuis le veau d'or et la colère fameuse de Moïse. Brillantes et creuses, elles attirent l'homme inexorablement.

« Les idolâtres te paraissent plus vivants que les chrétiens. Quoi d'étonnant ? Les idoles tirent à elles ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ; elles ont besoin de notre ardeur, elles qui par essence, sont froides et mortes. Elles ne sont pas Dieu pour s'accommoder des misères et des déchets<sup>7</sup>. »

L'idolâtrie consomme les vertus de l'homme quand Dieu transfigure ses impuretés<sup>8</sup> et pourtant, chacun d'entre nous sacrifie à ses fétiches intérieurs grimaçants, sans cesse combattus, sans cesse renaissants. Ce combat où les victoires succèdent heureusement aux défaites permet une évolution de l'homme.

Il y a pourtant pire encore que de sacrifier aux fétiches. C'est l'indifférence, l'incompréhension, ce que Thibon appelle l'aberration.

« Il est des êtres qui sont condamnés à l'aberration et non à la chute : ils ne tombent jamais, mais ils passent toujours à côté ! Et ceux-là méritent la plus profonde pitié : celle qui s'incline désespérément sur les incurables<sup>9</sup>. »

## *Relativité des vertus*

On finit toujours par croiser la route d'un ascète qui nous explique qu'une soupe aux truffes n'est qu'une illusion, une bouteille de Pomerol un détour sur le chemin de la foi, le maillot de bain échancré d'une jeune femme un piège mortel. Si on a le sang épais, le tempérament vif et un peu de culture pour se souvenir que l'eutrapélie, l'esprit de détente et de gaîté, était une des vertus selon saint Thomas d'Aquin, on prend ses remarques avec beaucoup de détachement. C'est déjà un premier pas sur la

voie de la sagesse.

Le second consiste à prendre les vertus pour ce qu'elles sont. Des instruments, si l'on veut, mais aussi un voile entre l'homme et Dieu. Une trop grande vertu prise pour elle-même écarte l'homme de Dieu, l'enferme dans une bogue de certitude confortable qui l'empêche de se dépouiller et de s'élever vers l'indicible unité.

« Certains ascètes semblent condamnés à ne sauver qu'un fragment d'eux-mêmes ; ils refusent l'unité, ils divinisent le conflit<sup>10</sup>. »

C'est d'ailleurs avec un amusement apitoyé que Thibon évoque une grand-mère lui confiant avec fierté n'avoir « jamais été une ardente ».

La plupart des vertus sont socialement inutiles. Un petit mensonge sauve bien des couples, des situations et des projets. La pesanteur sociale fait bien plus que l'amour de la vertu. Le saint père du désert Ephrem en savait quelque chose qui, pour se débarrasser d'une prostituée aguichante qui le fatiguait, l'amena sur une grand-place très fréquentée et lui proposa de s'y livrer à l'acte qu'elle lui proposait ; la vue de la foule dissuada l'entrepreneuse créature quand tous les sermons étaient restés vains. Les vertus n'ont guère d'usage direct que coupées, tronquées, diminuées, ce que Thibon appelle « l'alliage<sup>11</sup> ». Car les vertus et les vices procèdent de la même nature, seul leur dosage diffère, ce qui exaspérait Pascal aussi bien que Nietzsche.

Au final, « Ce que nous appelons la vertu peut-il être autre chose qu'un équilibre entre des forces qui ne sont d'ailleurs en soi ni des vices ni des vertus, mais tout simplement des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même, les êtres et les choses ne sont rien en eux-mêmes. C'est dans leur rapport, leur mise en relation que se révèle leur nature, leur mystère. À l'inverse, la culture de mort que dénonçait le bienheureux Jean-Paul II est celle qui isole et sépare.

À propos des morts justement, il est une autre relation que nous entretenons avec eux. Vivants dans nos cœurs et notre mémoire, nous n'entretenons aucune communication avec eux – à moins de prendre au sérieux les tourneurs de tables bien sûr.

« Pas de communication avec les morts. C'est le signe de l'absence définitive ou de la présence absolue. Communication implique extériorité : or les morts ne sont pas *avec nous*, ils sont *en nous*. Et l'abîme qui nous sépare d'eux est celui qui sépare notre âme d'elle-même. *L'unité exclut le signe*<sup>14</sup>. »

La leçon vaut même au niveau social. Ainsi sommes-nous dans une société qui se fragmente. Plus l'unité se désagrège, plus on multiplie les signes vides de signification.

### *Distinction et unité*

Les termes sont contradictoires en apparence<sup>15</sup>. Néanmoins, il s'agit de ne pas ramener l'unité à la confusion car la différenciation permet l'amour et la communion, la rencontre. Les sages et les saints sont les plus irremplaçables des êtres. Nul ne met en cause l'originalité et le caractère d'un saint Benoît non plus que sa force de communion avec le monde et l'au-delà.

« L'unité n'est pas la confusion ; la rupture des limites n'entraîne pas l'abolition des différences. Tout sera distinct dans l'éternité, mais rien ne sera séparé. Je serai moi plus profondément qu'ici-bas, et tu seras toi ; chacun sera lui-même

et tous ne seront qu'un. Car l'Un n'abolit pas l'unique : il en fixe à jamais les traits irréductibles et le retour à l'unité sera l'affirmation de la différence ; [...] Au plus bas degré, il n'y a ni différence ni échange entre deux grains de sable. Au sommet, les êtres sont très différenciés, mais ouverts à tout ce qui les entoure par la connaissance et l'amour. Au sommet suprême, Dieu est à la fois le plus distinct et le moins séparé des êtres : il ne ressemble à rien (*quis similis Deo ?*) et il est partout. La matière, au contraire, est le principe de la confusion et de la séparation. Son caractère amorphe et indéterminé fait qu'on peut la diviser à l'infini et que toutes ses parties sont homogènes. [...] Rien de ce qui est complémentaire (c'est-à-dire fait pour l'unité) n'est interchangeable et tout ce qui est interchangeable est nécessairement séparé<sup>16</sup>. »

L'antithèse de l'unité, c'est le nivellement. L'homme produit en série, arraché à tout le socle de racines et de culture qui faisait battre son cœur au rythme du monde n'est plus guère capable de rencontres. L'homme masse rencontre son homologue. Ce sont deux robots qui se croisent, deux êtres ramenés à leurs plus simples fonctions biologiques. Il n'y a plus de communion car plus d'émerveillement possible devant l'autre.

### *Amour et unité*

À la fin de sa vie, Thibon ne croyait plus que l'amour fût un échange. Il lui demandait davantage :

« L'unité – la même relation qu'entre les personnes divines (“Moi et le Père, nous sommes un”), non un commerce d'attributs, mais une identité de substance : aimer l'être aimé

comme Dieu s'aime. Pas de signe plus clair de notre vocation surnaturelle<sup>1</sup>... »

Les époux ne s'engagent-ils pas à ne plus former qu'une seule âme et une seule chair ? Aimer intégralement, c'est ne pas laisser l'autre à l'extérieur de soi et accéder au mystère de la communion. Par l'élection, on choisit l'être avec lequel on veut cesser d'être un individu, abandonner ses limites. Être soi en étant l'autre, phase ultime de l'amour. Aussi peut-on avancer que l'antithèse parfaite de l'amour, c'est l'individualisme.

---

4. *Le pain de chaque jour*, Avant-propos, p. IV.

5. *L'échelle de Jacob*, p. 114.

6. *L'échelle de Jacob*, p. 167.

7. *Le voile et le masque*, p. 134.

8. « La métaphysique de la séparation est la métaphysique même du péché. » (*Ce que Dieu a uni*, AP, p. 9).

9. *L'échelle de Jacob*, p. 123.

10. *L'ignorance étoilée*, p. 17.

11. *L'ignorance étoilée*, p. 18.

12. Voir *L'ignorance étoilée*, p. 18.

13. *L'ignorance étoilée*, p. 35.

14. *L'ignorance étoilée*, p. 152.

15. Enfin, « Un des signes cardinaux de la médiocrité d'esprit, c'est de voir des contradictions là où il n'existe que des contrastes. » *Le pain de chaque jour*, p. 26.

16. *Notre regard qui manque à la lumière*, p. 65-66.

1. *L'illusion féconde*, p. 73.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

23. Charles Maurras cité in *Le voile et le masque*, p. 193.
24. On peut même aller plus loin en suivant Bérulle qui avance que le Christ s'est incarné *malgré* le péché. Voir à ce sujet les *Grandeurs de Jésus*.
25. *L'illusion féconde*, p. 7.
26. *L'échelle de Jacob*, p. 92.
27. *Le voile et le masque*, p. 129.
1. *Le pain de chaque jour*, p. 91.
2. *Le voile et le masque*, p. 139.

# La mystique du silence

Lorsque Thibon a écrit son essai sur Nietzsche, il s'est avancé à la rencontre de sa pensée muni de « l'armure protectrice d'une certitude éternelle<sup>3</sup> ». Cette certitude, Thibon en a déposé les pièces au fur et à mesure, prêt à se mesurer à Dieu faible et nu, pas même consentant (il parlera de l'horreur que lui inspire la mort) mais dépouillé.

## *Tragédie du silence*

Le christianisme crée une tension tragique :

« Si nous ne ressuscitons pas, c'est que l'aspiration de notre âme vers l'éternité et par conséquent notre âme elle-même sont des illusions : alors, si notre âme est faite de boue comme notre corps, roulons-nous désespérément dans cette boue qui s'appelle aujourd'hui plaisir et demain néant<sup>4</sup>. »

C'est la tragédie du silence de Dieu. Croire en l'immortalité au risque de la mortalité. Quelle sinistre escroquerie si le mystique après s'être dégagé du monde ne devait que plonger dans le néant. Le Christ est venu porter une espérance folle mais sans aucune preuve. Sans un début d'application. Heureux saint Thomas qui a pu voir ! Le croyant tend l'oreille et écarquille les yeux. Il est seul. Seul.

L'a-t-on assez dit ? La foi est une folie.

## *L'homme et le don du vide*

L'homme connaît sa misère, la vanité de son être. Qu'a-t-il à offrir à Dieu ? Son maigre avoir ne lui permettrait pas de s'offrir une plume d'ange au royaume des cieux. Qu'évoque le Dieu d'amour à certains êtres qui ne connaissent pas même la douceur de reposer la tête sur une épaule aimée ? Ne sont-ils pas les oubliés de Dieu, ces misérables que l'amour humain évite ou meurtrit et qui ne trouvent que ténèbres dans leurs prières pathétiques ? Ne sont-ils pas la grappe oubliée des vendanges divines ? Celle qui sèche sur pied et tombe en poussière ?

Au plus misérable des hommes, il reste toujours quelque chose. Aussi dérisoire soit-il, son être peut offrir son néant au maître du silence :

« Rien n'est trop pauvre, rien n'est vain en face de Dieu [...] La vie divine est un abîme dont nul sentiment humain n'a touché le fond : elle n'est pas dans ce qu'on *sent* de Dieu, mais dans ce qu'on *donne* à Dieu. Et à celui qui ne trouve dans son âme rien de pur et de vivant à offrir, il reste à s'offrir soi-même. Offrande nue et foncière, qui atteint jusqu'à la substance. Les pauvres sont chers à Dieu parce que, vides de tout avoir, ils donnent leur être ; ce n'est pas ne rien donner que de donner son rien<sup>5</sup>. »

C'est même le cœur de la vie mystique. Celui qui offre son rien s'est libéré de l'expérience et des mirages de la participation à Celui qui est au-delà des mondes. Il entre dans la « nuit obscure » de saint Jean. Au-delà de la croyance et du doute, il franchit les espaces vers l'Éternel.

Le désenchantement du monde ne suffit pas. Thibon prône le désenchantement de l'âme, le dépouillement, la renonciation. Il se détourne des mirages de l'expérience, à l'image de saint Jean de la Croix faisant asperger d'eau fraîche une fidèle prise d'extase mystique en pleine messe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

satiété.

Platon a dit que : « “le commencement est comme un Dieu qui, aussi longtemps qu’il séjourne parmi les hommes, sauve toute chose.” – Problème comment retenir ce visiteur ailé sans qu’il perde du même coup son pouvoir transfigurateur ? Où finit le commencement et où commence la répétition<sup>19</sup> ? »

On peut en avoir une petite idée. L’amoureux véritable redécouvre chaque matin son amante avec un regard neuf. Certains paysages nous touchent au cœur, avec leurs oiseaux et leurs nuages, et semblent se renouveler en permanence. Lorsqu’ils sont vivants, les rites sociaux ou religieux sont un perpétuel renouvellement. La prière vraie, innocente est également un « commencement sans fin » pour reprendre l’expression de saint Grégoire de Nysse. Cette expression définit la « fidélité vivante : un recommencement indéfini, un départ sans arrivée, une aurore sans zénith et sans déclin<sup>20</sup> ».

Que serait le temps sans l’attente ? Un enfer ? Une prison ? À l’inverse, ne peut-on imaginer le paradis comme le lieu des éternelles prémices ? La béatitude doit ressembler à un émerveillement sans cesse renouvelé.

## *L’éternel et l’éphémère*

L’éternel ne s’oppose pas à l’éphémère. Ils se complètent. À l’homme de purifier son regard pour trouver la part d’éternité dans ce qui meurt.

« [...] si je ne crois pas à l’avenir, je crois à l’éternité qui peut féconder toutes les heures du temps, je crois à une *présence* absolue qui est aussi un *présent* et qu’on peut cueillir

aujourd'hui<sup>21</sup> » affirme Thibon.

Face au temps qui coule et charrie nos rêves ou nos actions dans ses flots, l'homme n'a qu'un barrage dérisoire à dresser en dehors de son espérance : la fidélité. Fidélité à ce qu'il a aperçu de plus haut, fidélité à l'amour, à la vérité, à la beauté car : « N'est promis à l'éternité que ce qui résiste au temps<sup>22</sup>. »

Le changement, qui est une mort perpétuelle, en nous prenant tout, jusqu'au moindre de nos souffles, ne nous arrache-t-il justement à l'immobilité de la mort ?

Il est enfin un danger dont l'âme doit se prémunir et qui est de mêler « un parfum d'éternité aux choses du temps<sup>23</sup> ».

### *Mensonge de l'avenir*

L'avenir est la patrie des chamans transis, des bohémiennes en fichus roses et créoles d'or, des marabouts extatiques, des cartomanciennes de bazar, de Michel de Notre-Dame et des hommes politiques en campagne. C'est amusant mais fragile et le sage ne s'y fierait pas.

« Si paradoxal que cela paraisse, l'espérance surnaturelle consiste avant tout à ne pas songer à l'avenir. Car l'avenir est la patrie de l'irréel, de l'imaginaire. Le bien que nous attendons de Dieu réside dans l'éternel, non dans l'avenir. Et le présent seul donne accès à l'éternel. Se réfugier dans l'avenir, c'est désespérer du présent, c'est préférer un mensonge à la réalité que Dieu nous envoie goutte à goutte chaque jour<sup>1</sup>. »

Les gourous de tout poil, millénaristes, néo-libéraux, crypto-communistes, doux-dingues divers sont prodiges de promesses

d'avenir meilleur. Tous les hommes feront la farandole, il ne fera plus froid, les nourrissons feront leurs nuits, les rues seront pavées d'or, les gamins des cités écriront des livres de philosophie et les marchés miseront sur l'agriculture artisanale subsaharienne ; nous aurons tous un sourire niais et un petit lotus entre les mains. À forte dose, l'avenir est une drogue qui empêche d'appréhender le présent. Nous en connaissons tous, de ces malheureux qui manquent perpétuellement leurs rendez-vous avec l'instant présent, se perdent dans leurs fantasmes et reportent leurs espérances à demain.

La véritable libération n'arrive qu'à l'heure dernière quand « [...] l'éternel qui s'ouvre étrangle l'avenir [...] »<sup>2</sup>.

---

2. *Notre regard qui manque à la lumière*, p. 162.

3. Malgré la mort, il reste toujours « [...] le souvenir qui, rattaché à l'éternel et non au passé, a le même goût que l'espérance. » (*Notre regard qui manque à la lumière*, p. 98).

4. *Au soir de ma vie*, p. 67.

5. *Au soir de ma vie*, p. 67.

6. *L'illusion féconde*, p. 10.

7. Voir *L'ignorance étoilée*, p. 126.

8. *L'ignorance étoilée*, p. 131.

9. *L'échelle de Jacob*, p. 56.

10. *Le voile et le masque*, p. 38.

11. *Le voile et le masque*, p. 96.

12. *Le voile et le masque*, p. 96.

13. *Le voile et le masque*, p. 98.

14. *L'illusion féconde*, p. 74.

15. *Le voile et le masque*, p. 128.

16. On « n'est pas seule quand on attend ». *Vous serez comme des dieux*, p. 42.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'existe que dans la mesure où elle s'incarne et se concrétise en lui, le jour où il prendra conscience du conflit entre la vérité et la vie, c'est la vie qu'il choisira<sup>11</sup>. »

C'est même le choix du monde moderne.

Mais la question en appelle une autre, peut-être plus troublante encore :

« [...] de l'amour ou de la mort, lequel est une illusion<sup>12</sup> ? »

La réponse chrétienne porte sur la mort ainsi englobée dans l'amour.

Pire encore à l'heure du « Suprême choix – celui entre la vérité et la vie. Je tremble, car c'est peut-être le choix entre la vérité et l'amour, celui-ci se nourrissant de la vie<sup>13</sup>. »

Illustrant ce propos, Thibon prend l'exemple d'Antigone. La jeune femme est pure, pieuse et fidèle. Son image immaculée se dresse contre la tyrannie froide de Créon. Enterrée vive dans un caveau, elle souffre mille morts et angoisses avant de se pendre dans la nuit et donner son âme à Pluton. Du moins ne s'est-elle pas reniée. Le pire supplice n'aurait-il pas été de la mettre à la place de Créon ? Reine de la cité thébaine ruinée par les guerres intestines, n'aurait-elle pas dû anathématiser la mémoire d'Étéocle et Polynice auteurs des troubles civils ? Les morts ont droit au repos, et cela est la vérité. Mais la vie, c'est une ville qui se relève de ses cendres et offre un avenir à ses enfants. C'est la concorde qui parfois piétine la vérité. C'est la nécessité, qui se plaît à maculer la pureté.

*Vanité de l'espérance*

L'homme veut la guérison quand Dieu propose la résurrection, le passage obligé par la mort : « tu mourras de mort » disent les Écritures.

Le secret de la vanité de l'espérance est connu de l'homme. Nos grands mythes nous l'enseignent. Mais est-il besoin d'espérer pour être un homme ? Hector qui connaît la condamnation de l'oracle, fourbit ses armes et marche sans faiblir au grand Achille pour trouver une mort digne d'être chantée. Tous les exploits de Perceval le Gallois, de Lancelot du Lac et du Chevalier au Lion n'empêchent pas l'échec de la quête du Graal, la mort d'Arthur et la ruine de Camelot mais se dressent contre l'oubli. L'action finit par transcender son effet.

La mort est un mal, le Christ pleure sur le sort de Lazare porté au tombeau, mais un mal que l'on doit affronter même sans aucune chance de succès. L'individu qui sacrifie sa carcasse pour quelque chose qui le dépasse, amour ou honneur, se rend digne d'être un homme.

Les anciens contaient l'histoire de Tithon à qui Jupiter offrit l'immortalité sans la jeunesse. À force de se dessécher, de se rabougrir au fil des âges, le malheureux devint une cigale grise. La vie éternelle avait fait d'un prince un crissement dans les cyprès. La vie d'Achille, comète fugitive et brillante n'est-elle pas préférable ?

On peut aller plus loin encore et affirmer qu'« [...] il y a un péché d'espérance comme il y a un péché de désespoir. Il faut savoir mourir inconditionnellement<sup>14</sup>... » Celui qui meurt en espérant commet un péché de sottise. La mort est un abandon et un déchirement. C'est ce qui fait la grandeur du martyr. Et c'est pourquoi il n'est pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime.

## *La mort et le prix des choses*

C'est l'horreur du Schéol qui rend si appréciable le bruissement des herbes sous le vent ou le chant d'une petite fille. Le père acariâtre que l'on n'a pas vu depuis vingt ans semble tout à coup bien aimable lorsque tombe la nouvelle qu'un cancer l'emportera dans les huit jours et on aimerait le retenir. La dernière cigarette du paquet est toujours la meilleure.

« C'est l'ombre de la mort qui donne un prix infini à toutes les choses de la vie. Et, contradictoirement, c'est ce prix infini que leur donne la mort qui nous inspire l'horreur sans fond de les voir mourir. Nous adorons ce qui est menacé et nous repoussons l'accomplissement de la menace. "Encore un moment, Monsieur le bourreau !" Mais comme tout serait plat et vain si la perpétuité s'alliait à la finitude ! Je t'aime parce que tu es mortel et je ne veux pas que tu meures<sup>15</sup> ! »

On écrase sans y penser l'araignée du matin qui tisse sa toile entre le pot de café et le paquet de sucre mais on ira protéger avec des trésors de précaution la petite tarentule endémique d'une île des Caraïbes menacée de disparaître. L'existence est précieuse parce qu'elle se termine par le déchirement de la séparation.

Prenons un couple. Les brouilles et le quotidien font leur œuvre d'arasement. Qu'est-ce qu'il m'ennuie celui-là, pense – en termes plus crus – la femme de son compagnon. Son entreprise l'envoie-t-elle en mission pour six mois au fond de la Chine et il retrouve l'éclat d'un jeune amant dont le départ lui arrache des larmes.

« Ce qui donne un prix infini aux plus humbles échanges, c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## *Kénose*

Du Dieu sans la puissance, on passe assez facilement à un Dieu débarrassé de l'Être<sup>6</sup>. Un Dieu qui se serait retiré, ce que les théologiens appellent la kénose et Simone Weil la « décréation ». Retiré de sa création, Dieu s'est ainsi fait dépendant :

« Dieu de qui tout dépend dans le ciel et qui dépend de tout sur la terre – lié chez les hommes au tissu de la nécessité et aux accrocs du hasard. Et que nous avons le monstrueux pouvoir de laisser mourir – ou de tuer. Seigneur, aie pitié en moi de ton image<sup>7</sup>... »

Thibon évoque encore Dieu qui aurait laissé tomber en l'homme « une goutte de sa solitude incréée et de sa puissance créatrice. Et cela jusqu'au point de se retirer de sa création pour se laisser à son tour recréer par l'homme<sup>8</sup>... »

Peut-être est-ce en cela que l'homme est à l'image de Dieu. Après avoir livré son Fils, ne peut-on imaginer que le Père lui-même se soit livré au cœur de l'homme ? Sans la puissance et sans l'être, recréé par l'amour imparfait de sa créature, ne nous donne-t-il pas une marque de son amour infini ? Dieu et l'homme qui n'attendent rien l'un de l'autre que la création mutuelle dans l'amour. Un Dieu réduit dans nos cœurs à la possibilité d'un amour.

## *L'éternel plus fragile que le temporel ?*

Demain, on rase gratis. Renoncez au monde ! Ne lâchez pas la proie pour l'ombre ! On peut vous promettre de belles

béatitudes. Un paradis ! Un nirvana ! Que sais-je encore ? Surtout, des biens éternels et non périssables. Un placement sûr en quelque sorte. Thibon s'écarte d'instinct devant la « bassesse intéressée de cette attitude. C'est précisément parce qu'elle est fragile et mortelle que cette chair appelle la tendresse et la compassion. "Aimer ce que jamais on ne verra deux fois"<sup>9</sup>. »

Aimer l'éphémère d'un amour gratuit et vain, un amour chargé de pitié et de sollicitude. Un amour pauvre et impuissant. Un amour d'enfant que la mort viendra briser.

« Mais si – nouveau renversement du rapport entre la terre et le Ciel – l'éternel, en ce monde, était encore plus fragile, plus vulnérable que le temporel ? Si Dieu était plus pauvre, plus faible, plus menacé que cette chair dont la splendeur m'enivre aujourd'hui et dont je pleurerai demain la ruine ? Et si la plus haute place dans l'éternité était réservée à ceux qui, conscients que cette éternité n'est qu'un rêve (cf. Unamuno) seront restés, jusqu'au bout, fidèles à ce rêve<sup>10</sup> ? »

## *Faiblesse de Dieu*

Ce Dieu dépouillé, corps pantelant accroché au bois de la croix ou simple possibilité dans le cœur de l'homme, émeut par son infinie faiblesse.

Thibon relève les « Limites, dispersion de l'amour, dues à l'espace et aux temps. Nous ne pouvons aimer totalement que les absents et les morts. Et le plus silencieux des absents, le plus enfoui des morts, c'est encore Dieu<sup>11</sup>. »

Il ne peut qu'aimer et être aimé.

« Dieu est plus faible que nous en ce monde, et sa miséricorde est celle d'un être qui ne peut rien donner, comme le mot l'indique, que son cœur<sup>12</sup>. »

Cette miséricorde impuissante ne se perd ni ne se souille dans l'avoir. Elle est réellement divine par sa gratuité surnaturelle. On peut méditer encore sur :

« Un dieu qui meurt de pitié pour les créatures qu'il livre au mal et à la mort. Savoir du fond de l'âme que Dieu, premier auteur du mal, en est aussi la suprême victime<sup>13</sup>. »

Nous voici loin du Dieu thaumaturge des Anciens. Par amour, Dieu s'est frotté au risque de l'homme pour s'en faire aimer. On ne peut aimer sans arrière-pensée celui que l'on craint, alors Dieu s'est fait faible. L'Incarnation n'a-t-elle pas été suspendue au consentement d'une jeune femme de Galilée ? L'enfant Dieu n'a-t-il pas reçu le sein de sa mère ? Petit être cajolé par Marie, habillé, coiffé, protégé des vents de sable et des pluies d'automne, serré entre deux bras aimants. Et son père lui a appris les mots des hommes pour désigner le monde et son savoir d'artisan pour le maîtriser. Il est émouvant d'imaginer le charpentier Joseph enseignant au petit Jésus les gestes de son métier. Dieu a accepté le don simple de ceux qui n'avaient rien que leur amour et leur humanité à lui offrir. Et, tout Dieu qu'il était, il n'avait rien d'autre à rendre qu'un sourire de petit garçon pour Joseph, une fleur cueillie au bord d'un ruisseau pour Marie...

Au moment de la Passion, l'impuissance de Jésus à « se sauver lui-même » tant moquée par les scribes et les soldats n'est encore rien. Il est surtout impuissant à arrêter les larmes de Marie au pied de la croix et le désespoir de Madeleine. Jésus ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Dépasser l'anthropomorphisme*

*Foi et raison*

*Le paradoxe matérialiste*

*Paradoxe du désir*

*Ne pas attendre de réponses de Dieu*

*Amour et transcendance*

*Essence et existence*

*Transcendance intégrale*

## La vérité entre voiles et masques

*Danger des idolâtries*

*Relativité des vertus*

*Le péché de vertu*

*Morale et faiblesse*

*Lucidité et désespoir*

*Le masque pris pour visage*

*Responsabilité de l'homme*

*Communion entre les hommes*

*La soif supérieure à ce qui rassasie*

## L'unité

*Vérité et unité*

*Drame métaphysique de l'homme*

*Unité et relation*

*Distinction et unité*

*Amour et unité*

## Douleur, souffrance, péché, jugement

*Le péché sans la responsabilité*

*Humanité de la douleur*

*Dignité de la souffrance*

*Idolâtrie de la souffrance*

*Consentement à l'enfer*

*Le mal, négation du bien ?*

*Amour et souffrance*

*Contrition et pardon*

*Au-delà de la loi et de la justice*

*Purification et souffrance*

*Le châtement du pardon*

*Amitié et souffrance*

## La mystique du silence

*Tragédie du silence*

*L'homme et le don du vide*

*Du christianisme solaire au dépouillement de la nuit*

*Silence de Dieu et scepticisme*

*La personne*

*Le dépouillement, le détachement*

*La barrière de l'existence*

*Ultime révélation divine*

*Détachement et création*

## L'éternel et le temps

*Souvenir et présence*

*Oubli*

*L'éternel et le moi*

*Le temps comme absence de Dieu*

*Mystère de l'attente*

*Prémices et renouvellement*

*L'éternel et l'éphémère*

*Mensonge de l'avenir*

## Illusion et vérité

*Élargir le réel par le rêve*

*Distance*

*Illusion de l'amour*

*Un monde sans rêve*

*Sagesse dans l'illusion*

*Vérité et réalité*

*Larmes et illusions*

## Mort et connaissance : l'aorasia

*Thibon et la mort*

*La mort et l'amour*

*Mort et pureté*

*Conflit entre la vie et la vérité*

*Vanité de l'espérance*

*La mort et le prix des choses*

*Aorasia*

*Mort et identité*

## Le mystère

*Ne pas tout explorer*

*Accepter le mystère sans chercher à le comprendre*

*Révélation du mystère*

*Signifié et matérialité*

*Clairvoyance et éblouissement*

*Confusion et mystère*

*Mystère et ignorance*

*Fascination de l'invérifiable*

*Mystère et vérité*

## Fragilité, vulnérabilité, absence de Dieu

*Dieu sans la puissance*

*Kénose*

*L'éternel plus fragile que le temporel ?*

*Faiblesse de Dieu*

*Prendre Dieu en pitié*

*Sauver Dieu*

*La dernière prière*

## Conclusion

## Oeuvres citées

## Bibliographie